

La Gorgone Méduse

CHRISTINE SOURGINS

Sylvain DÉTOC : *La Gorgone Méduse*. (Éditions du Rocher, 2006, 320 pages.)

SYLVAIN DÉTOC, professeur de littérature comparée à la Sorbonne, traque la figure de Méduse (une des trois sœurs appelées Gorgones) à travers la littérature mondiale. Comme Orphée, Narcisse ou Psyché, Méduse suggère qu'à trop vouloir voir, l'âme s'aveugle ; elle est d'abord une des figures de l'interdit visuel et de son châtement immédiat : quiconque croise son regard est pétrifié sur place. L'astucieux Persée, héros d'une civilisation hellénique qui prise la ruse et la curiosité visuelle, viendra à bout du monstre... en jouant d'un bouclier comme d'un miroir. À sa suite, les artistes grecs contournent habilement la difficulté : comment représenter « l'irregardable » ? En montrant du « jamais vu », en rivalisant dans l'horrible.

Méduse est encore l'objet d'un tabou verbal ; même Homère, qui en parle le premier, se garde de trop la décrire ; les textes l'abondent de biais, à la dérobée... Dans la suite des âges, pas de roman ou de recueil de poésie qui lui seraient consacrés en totalité : Méduse est une figure fuyante, un mythe qui se glisse d'autant plus subrepticement qu'il est diffus. Sylvain DétoC montre que, même si les références sont ténues, la Gorgone peut régenter bien des textes : « Comme sur le mobilier grec où elle figurait "en des endroits sensibles" [...], la Gorgone Méduse exerce dans la littérature la fonction structurante d'une figure charnière préposée à l'articulation des espaces imaginaires. »

Monstre primordial qui fait trembler jusqu'aux serpents dont sa tête est hérissée, Méduse est devenue un étalon de l'horreur à

la Renaissance qui inventa le verbe « méduser ». Profondément ambivalente, elle peut se muer en son contraire : un visage splendide et Rilke dira que la beauté est le premier degré du terrible. À la fois animale et humaine, aquatique et chthonienne, nocturne et solaire, morte et vivante, victime et bourreau, tout le mérite du livre de Sylvain DétoC est de restituer à Méduse une richesse de significations qu'on ne soupçonne plus. On a oublié que ce monstre vivait benoîtement au fond de son antre et n'est devenu mortifère que la tête tranchée, quand Persée s'en servit comme d'une arme de destruction massive : Méduse est une figure hautement paradoxale. Mère de Pégase, elle incarne aussi la fureur chevaline et la sauvagerie guerrière, ce qui lui valu d'être représentée sur les boucliers grecs, celui d'Agamemnon en particulier. Le monstre finira sur l'égide protectrice d'Athéna qui entretient avec sa victime des relations troubles : c'est Athéna qui aurait défiguré Méduse, la condamnant à une chasteté perpétuelle ; la déesse vierge aurait ainsi stigmatisé en Méduse sa propre horreur du mâle... Méduse serait donc un miroir déformant dévoilant l'autre comme un *alter ego*.

Enfin, Méduse est la seule des trois Gorgones à être mortelle ; déjà Ulysse, rencontrant les âmes de l'Hadès, redoutait sa venue : la voir, connaître la rigidité du cadavre, c'est franchir le seuil de non-retour du domaine infernal. Au tournant de l'ère chrétienne, la tradition poétique de la Gorgone d'outre-tombe est assurée, et Sylvain DétoC, tout en nous épargnant les prêches ethno-psychanalytiques, n'oublie pas les aspects du mythe développés par la sensibilité chrétienne. Dans l'Enfer de *La Divine Comédie*, Méduse n'est plus qu'une ombre illusoire, mais l'effroi

ressenti à sa vue est tel que Virgile, de sa main, protège les yeux de Dante. Chez Calderón, elle tient du monstre aquatique emprunté au mythe de Persée autant qu'à la bête sortie de la mer dans l'Apocalypse ; elle devient un avatar de Satan et, dans son *auto sacramental*, Calderón l'assimilait au serpent tentateur. Quant à Milton, dans son *Paradis perdu*, il lui donne le rôle de bourreau des anges déchus qu'elle torture en Enfer. Elle est le Mal au-delà du Mal, sa quintessence indicible ; bref, la figure chaotique de Méduse « penche du côté du *muthos* et non du *logos* ».

Ce livre donne utilement à méditer, par le biais du mythe, sur les dangers de la vision, de la représentation, et donc sur la nécessité de la peinture... car les vérités les plus terrifiantes ne peuvent se regarder en face, seul leur reflet est soutenable. Longtemps la peinture occidentale a rempli ce rôle, et relevait le défi de montrer le mal sans qu'on puisse être détruit par ce qu'on regarde (qu'on pense

aux nombreuses crucifixions, dont celle de Grünewald) ; on sait qu'un certain Art dit contemporain s'ingénie au contraire à tétaniser le spectateur par ses excès, son *hybris* diraient les Grecs. Cet « art » prétend se passer de l'intermédiaire de la « re-présentation » (donc refuser la ruse de la transposition de la réalité par l'art) pour nous offrir directement, crûment, le réel : et c'est ainsi que l'Art contemporain est mortifère. Il est significatif que les premières œuvres d'art décrites dans la littérature occidentale sont précisément des boucliers (où figurait Méduse). La ruse de Persée est donc toujours d'actualité, car il a prouvé que pour vaincre il faut voir sans être vu. Il y a ici de quoi inspirer bien des stratégies pour déjouer les méduses modernes que sont les aliénations culturelles (le « politiquement correct », l'« artistiquement correct », etc.) qui intimident puis pétrifient...

Aristote et nous

CRYSTAL CORDELL PARIS

Jill FRANK : *A Democracy of Distinction. Aristotle and the work of politics.* (The University of Chicago Press, 2005, 200 pages.)

VIENT de paraître un livre sur la pensée politique d'Aristote qui s'efforce d'aller au-delà du cadre interprétatif dominant depuis un quart de siècle, du moins outre-Atlantique, la recherche aristotélicienne en science politique. *A Democracy of Distinction* rejette les termes du débat qui oppose le libé-

ralisme au communautarisme, qui oppose une conception de l'ordre politique à partir de l'individu, de ses droits et de ses intérêts individuels, à une conception de la priorité de l'association politique sur l'individu, dans la mesure où celle-là sous-tend la « formation de l'identité » de celui-ci. L'auteur considère que cette opposition est réductrice de l'analyse aristotélicienne de l'unité et de la différence. Bien entendu, ce débat, qui aurait son germe dans l'affirmation, dans le premier livre de la *Politique*, de la « priorité » ou « antériorité » (*próteron*) de la cité par rapport à « chacun de